Impérissable

Marc Aymes et Laurent Dubreuil

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4075>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4075

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 28 août 2010

Pagination : 13-20

ISBN : 9782705669973

Référence électronique

Marc Aymes et Laurent Dubreuil, « Impérissable », *Labyrinthe* [En ligne], 35 | 2010 (2), mis en ligne le 27 juillet 2012, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4075> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4075

Impérissable

Marc Aymes^I

Sommes-nous à somnoler dans un semblant d'empire^{II} ?

D'empire, il est question partout. L'inventaire n'est même plus nécessaire. Le présent dossier se veut interrogation sur cette omniprésence. On se demande ici pourquoi l'empire n'est pas, ne semble pas devoir jamais être, victime de son succès.

Pourtant l'empire demeure inscrit dans l'histoire. Il n'a rien d'une substance détachée de la contingence. Si l'on veut que l'empire « contre-attaque », il faudra bien d'abord lui avoir fait essuyer quelque revers de fortune. Et puis, souvenez-vous : tout empire périra. Grandeur et décadence se succèdent sans faiblir.

Mais de ce cycle, la force de l'empire^{III} se sort sans un pli. Peu de notions combinent un si fort coefficient d'historicité et une telle imperméabilité au devenir historique : de l'Empire romain aux luttes menées

.....

De certains noms d'empire

Laurent Dubreuil

En quelque sorte sommé de parler sens par le descriptif de votre enquête, je suis d'accord, mais il n'est peut-être pas inutile d'ajouter un ou deux mots sur le sujet même de la signification. Empire de ce point de vue n'a pour moi pas d'autres privilèges que la plupart des termes dès qu'ils ne servent plus seulement à la désignation référentielle directe. Je pense qu'est à l'œuvre, dans tout discours verbal, un processus de signification qui, par l'entrelacs des phrases, peut défaire le « sens » prédéterminé en l'excédant. C'est aussi un défaut, car, en retour, la possibilité de tels énoncés exhibe la fragilité, voire la vacuité, d'un enserrement conceptuel strict, par les moyens du langage humain. Qu'empire désigne telle construction ici, ou là tel réel, puis qu'il se métaphorise dans la propagation de ses acceptions risquent ainsi de ne rien révéler de propre et de plutôt constituer le cas d'espèce d'un phénomène langagier plus large. Cela dit, de ce cas d'espèce, parlons.

au xx^e siècle contre l'impérialisme, de nombreuses clameurs impériales, parfois sinistres, parcourent les mondes savants et profanes, jusqu'à la sombre menace qui obsède la science-fiction de masse, et hante (produits dérivés et bande-son ronflante à l'appui) la culture populaire contemporaine. Sans oublier le déclin de l'empire américain — tant et plus prophétisé et filmé. Plus qu'une épithète, l'empire y devient un modèle, une forme rémanente et universalisable d'articulation des particularités^{IV}. Par-delà l'infini catalogue de ses déclinaisons, tiendrait-il de la catégorie *a priori* pour la pensée et la sensibilité : « comme un empire dans un empire^V » ?

À quoi s'ajoute, au départ de notre enquête, une déclinaison plus spécifique du problème : à la différence d'autres notions philosophico-politiques, marquées au coin de l'historicité d'un moment ou d'un temps donnés, et qui sont, à ce titre, considérées comme périssables, l'empire, lui, est dispensé de date de péremption. Les empereurs eux-mêmes se font rares ; la forme empire demeure. L'expliquera-t-on en arguant d'une translation métaphorique ? L'hypothèse est séduisante : la politique de ce monde ne reconnaîtrait plus guère d'empires qu'au figuré. Il est

.....

À commencer par *une* expression, qui me retint naguère et s'entête dans notre vocabulaire contemporain, celle d'*empire colonial*. Soit une manière très courante dans l'historiographie pour renvoyer non seulement à « la plus grande France », mais aussi aux premières colonies modernes (Saint-Domingue, les Indes, etc.). Elle n'est d'ailleurs pas réservée à la France, mais se trouve abondamment utilisée pour l'expansion belge en Afrique, ou pour les conquêtes britanniques — le terme consacré étant en la dernière occurrence le *Raj*, qui, en hindi, semble être entre *règne* et *royaume*, et comprend une racine indo-européenne donnant précisément le latin *rex* et les mots que je viens de dériver ; pas si loin peut-être du pouvoir qu'est *imperium*.

Cela dit, l'expression d'*empire colonial* a, je pense, un côté très dix-neuvième siècle. C'est-à-dire qu'elle s'impose sans doute par le biais de la théorie coloniale qui s'élabore à cette époque, et en particulier sous la Troisième République. (Dans la France d'Ancien Régime, la monarchie absolue limite diablement la revendication de l'empire.) Pourquoi *empire* survient-il alors ? Il serait bon de rappeler que les deux empires français « avec » empereurs ont pu exercer une influence. Par ailleurs, l'obsession des hommes politiques et des auteurs de manuels, de traités, d'atlas est de montrer combien Paris est l'héritière de l'ancienne Rome, cliché omniprésent¹. Il devient alors nécessaire de parler d'empire colonial comme on disait l'empire romain. Cette raison est sans doute cruciale aussi pour

d'ailleurs frappant de constater combien, au grand empire de l'empire dans le domaine de la pensée, s'oppose sa faiblesse dans le domaine de l'empirie, tant il est vrai que tous ceux qui ont réfléchi à l'empire ont parlé de son pouvoir politique limité, de sa définition même par son caractère indirect et souple, du fait que ce colosse avait des pieds d'argile. Le signe empire, impérial, fascine : l'empire réel est faible et fragile. Signifiant souverain, signifié déchu. Mais s'il en va ainsi, pourquoi s'en tenir à la métaphore ? Ce trope en dit trop (par coq-à-l'âne sémantique) ou trop peu (faute de suivi paradigmatique)^{VI}. Rien n'exclut d'autres manières de se figurer les transports d'empire.

Avis, avis : une *translatio imperii* généralisée est en cours. Non plus seulement des transferts de pouvoir temporel-et-spirituel au fil linéaire de l'histoire, mais une retransmission de l'empire partout dans l'atmosphère, *urbi et orbi*, en mutation permanente, faisant feu de tout code. À nous de faire avec.

.....

les autres nations qui s'intitulent de même, dont, surtout, le *British Empire*. La figure d'unification, qu'elle soit liée à l'expansion coloniale ou pas, est toujours susceptible de ramener Rome, ou ses visions. Témoins aujourd'hui encore, Jacques Derrida qui adapte l'actuelle « *globalization* » en « *mondialatinisation* » dans *Foi et savoir* (Paris, Seuil, 2001), ou Jean-Luc Godard qui substitue, dans le texte latin des *Métamorphoses* d'Ovide cité vers la fin du film *JLG par JLG* (1995), à *Romana potentia terris* une *Americana potentia terris*, « le pouvoir américain sur la terre » (la citation d'Ovide est au vers 877 du dernier livre des *Métamorphoses*).

Cette hantise de Rome, vue comme conquête territoriale, pouvoir absolu sur le monde et source d'une paix de force maintenue, est peut-être une grande raison explicative de ce qui trouble et fascine, cette sollicitation permanente de l'*empire*, en tout cas dans l'alter-communisme. Assurément, pour les langues vernaculaires où le mot existe, c'est le latin *imperium* qui a muté. *Imperium* n'est pas qu'une forme de régime, mais désigne le pouvoir en général, mieux par excellence. C'est par là également que je me trouvai à en parler, dans *L'Empire du langage* (Paris, Hermann, 2008). Dans la mesure où mon propos était historique, mais pas d'historien, au-delà de la forme situable *empire-colonial* et qui formait mon « terrain » si l'on veut, je voulais questionner l'*imperium*. Qu'est-ce qui fait le pouvoir dans la société, la politique ? Qu'est-ce qui incite des personnes banales

Envahissant, l'empire ? On le reconnaît bien là. Et pourtant, ce faisant, n'émancipe-t-il pas ? Étrange prodige : ce mot chargé d'histoire sort de l'histoire ; ce corset de contexte libère quiconque le prononce de ses habits d'époque. Dites « empire ! », et vous voici aussitôt immunisé contre tout méchant anachronisme — celui-là même qui fait éternuer plus d'un historien, et aucun vaccin n'a été trouvé à ce jour, en dépit de quelques expériences-pilotes (Loraux, Rancière, Didi-Huberman et les autres). Affranchissement, donc : c'est un « obstacle » dont l'historien appréhende le heurt, mais qui, franchi, assure une vue cavalière sur l'histoire^{VII}. Libération diversement perçue et vécue, cependant. Le plus souvent, la défiance mêlée de réprobation l'emporte, comme à l'égard d'un parvenu dont la promotion ne serait qu'imposture. Empire, dites-vous ? Oui, je vous le concède, c'est un qualificatif qui « s'est révélé si commode pour les classifications de l'Histoire qu'on a même cru pouvoir l'appliquer à tout grand ensemble politique dont l'unité reposait sur une similitude de civilisation » ; mais tout de même, ce « succès linguistique » relève surtout d'un « emploi par analogie approximative », ne croyez-vous pas^{VIII} ? Oui, décidément, « le bagage sémantique du mot empire

.....

à brusquement s'exiler et exploiter des populations ? À croire que c'est bien, ou mal ? Pourquoi des gens se mettent-ils à réclamer l'abolition de l'esclavage ? Et comment causer de tout cela ? Par ma formation ou mes obsessions, et aussi à cause des textes que je lisais, je me suis concentré sur la nervure langagière du social-historique, sur le site énonciatif de la prescription et de l'émancipation. Il y a d'autres voies d'accès. Seulement, tant que nous écrivons, l'urgence me paraissait de devoir rendre compte des possibilités d'être postcolonial, en produisant un discours sur la colonie qui analyse en sus ses mécanismes d'expression. À ce titre, *empire* devait revenir comme dénomination d'un double lieu : désignation de l'Outre-Mer dans le jargon dix-neuvième que nous parlons toujours un peu, et label d'un pouvoir comme au carré.

Nous vivons un moment théorique si pauvre que le goût pour le réel, le fait ou le corps essaie de passer à l'as le langage, ou de ramener un nombre de positions hétéroclites à un *linguistic turn* dorénavant démodé. Pourtant, les grands et vieux textes de théorie coloniale savaient pertinemment l'importance décisive du langage, comme le montrent le *Code noir* ou les récits de Champlain. Même, c'est une évidence ancienne, indépendante des colonies, que le langage ou une langue a du pouvoir, et que le pouvoir se doit doter d'un vocabulaire, d'une syntaxe. Tous les efforts d'enrégimentement de l'idiome en France, depuis la Renaissance jusqu'à la création de l'Académie, de l'imposition

est d'une grande mutabilité. Et transformer un terme historiquement et culturellement contingent en une catégorie analytique plus ample, voilà qui est des plus difficiles^x ». Je vous assure, cela ne durera pas : à tout se croire permis, « le mot empire est probablement en passe de perdre son sens conceptuel et historique^x ». Vite, s'en remettre à des figures imposées : définir, classer, distribuer ; critères, types, périodes ! Las, à ce jour, le charme n'est pas rompu. Sommes-nous à somnoler dans un semblant d'empire ?

Sur ce terrain, notre démarche ne prend nul contre-pied. Arrogance de parvenu, rigueur plus qu'approximative, penchant pour le boniment et le tour de passe-passe : l'empire est, nous en convenons, de tous ces mauvais coups. Le diagnostic est identique, donc, mais le traitement diverge. Nous pensons que contingenter l'empire, au nom de sa paradoxale contingence (signifiant souverain, signifié déchu ; « ça ne durera pas », et pourtant si), ne peut aboutir qu'à un refoulement de son emprise^{xi}. À l'instar de ces poisons qui peuvent porter remède, c'est donc une *cure d'empire* qu'il nous faut, non un sevrage : s'en gorger plutôt que s'en

.....

d'une langue nationale sous la Révolution à la doctrine pédagogique de l'enseignement public, en sont preuves. « L'empire du langage » est, en tant que tel, un syntagme qui se consolide au dix-huitième siècle. À cette date, *empire* est vraiment très usité pour tout pouvoir fort et presque irrésistible ; et en même temps pour les régimes impériaux. L'*empire du langage* survient donc entre tout cela, dans au moins trois textes importants : la traduction française du traité de Michaelis *De l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions* (1762), le fameux *Discours sur l'universalité de la langue française* de Rivarol (1784), le rapport de Barère devant le comité de Salut public (1794) en faveur de l'instruction publique en français. Rivarol et Barère lient le sort d'un *idiome* à sa souveraineté politique². Michaelis, plus philosophe, se concentre sur le conditionnement de la pensée par le langage et par les langues³. Dire *empire du langage*, c'est donc ouvrir sur une *longue* tradition théorique et politique faisant du langage et des idiomes une dimension du pouvoir, et *vice versa*. Sans compter la façon dont les *empires coloniaux* français ont travaillé la question, de la catéchèse glossolalique pratiquée par les Jésuites à l'exaltation contemporaine de la francophonie — ou de la « littérature-monde en français », ce qui est bien pis.

Codicille sur le métaphorique et le succès. Je ne sais si l'*empire* sans empereur est plus une métaphore que celui avec, car j'ai du mal à prétendre qu'*imperium* signifiât

purger. Il y va de notre capacité à assumer, sans sombrer, une « place où le *narcotique* articule un frisson entre histoire et ontologie^{XII} ».

Food for thought, la notion d'empire l'est certainement. Toute la question est de savoir si cette nourriture ne tient pas aussi de la « médecine ». Pour en avoir le cœur net, il faut risquer la dépendance, augmenter les doses. Oser les cocktails et les molécules de synthèse, plutôt que d'espérer faire d'*empire* un signifiant « propre ». La rechute plutôt que la désintox^{XIII}. Bref : si nous commençons par nous administrer ce qui s'est fait de mieux ?

Dont acte : prenons la *translatio* au mot ; traduisons et re-présentons quelques échantillons choisis du corpus impérial^{XIV}. Constituons-nous un *Empire Reader*... Lire l'empire, au péril du délire.

.....

une forme de régime avant le pouvoir même. Ensuite, y compris selon cet usage terminologique dominant, je crois que les catégories politiques sont appelées à se déformer, quitte, parfois, à se retrouver contradictoires — et cela en sus de la propension de chaque mot à signifier davantage que l'attendu. La démocratie athénienne est esclavagiste et phallocratique d'une manière telle que nous ne l'accepterions plus guère en général depuis nos contrées méta-européennes : est-il si faux de la dire démocratie ? Silvio Berlusconi ou Nicolas Sarkozy ne correspondent pas aux croquignolesques définitions du fascisme selon Berstein-et-Milza, ne sont-ils pas un peu fascistes ? Le vocabulaire politique n'a de sens que dans la mutabilité historique, et anhistorique partant. En ce cas, empire, derechef, est parmi d'autres. Le succès contemporain, toutefois, et à ce point banalisé que j'avoue avoir pas mal hésité avant de m'y ranger malgré mes « bonnes raisons », pourrait être dû à sa représentation programmée du pouvoir, voire du pouvoir du pouvoir. Un *Imperium* plus volatil et volubile encore.

Impérissable / De certains noms d'empire

I. Merci à Pierre Savy pour l'inspiration et la contribution, décisives, qu'il a apportées tout au long de notre travail en commun.

II. D'après The National, « Fake Empire », chanson d'ouverture de l'album *Boxer* (Beggars Banquet, 2007). Nous en méditerons particulièrement la troisième et dernière strophe :

« Turn the light out say goodnight
no thinking for a little while
let's not try to figure out everything at once
It's hard to keep track of you falling through the sky
we're half-awake in a fake empire
we're half-awake in a fake empire ».

III. Voir la récente traduction de trois articles signés Kenneth Pomeranz, historien de la Chine, sous le titre *La Force de l'empire. Révolution industrielle et écologie, ou pourquoi l'Angleterre a fait mieux que la Chine* (trad. de l'anglais par Vincent Bourdeau, François Jarrige et Julien Vincent), Alfortville, Éditions è@e, 2009.

IV. Sur le jeu de l'épithète et du modèle, voir Craig Calhoun, Frederick Cooper, Kevin W. Moore (dir.), *Lessons of Empire. Imperial Histories and American Power*, New York, The New Press, 2006, « Introduction », p. 1.

V. Baruch Spinoza, *Éthique* (éd. et trad. par Robert Misrahi), Paris / Tel Aviv, Éditions de l'Éclat, 2005 [1677] p. 155, préface à la partie III « De l'origine et de la nature des affects » : « La plupart de ceux qui ont écrit sur les affects et sur les principes de la conduite semblent traiter non de choses naturelles qui suivent des lois générales de la nature, mais de choses qui sont en dehors de cette Nature. Il semble même qu'ils conçoivent l'homme dans la Nature comme un empire dans un empire. Ils croient en effet que, loin de le suivre, l'homme perturbe l'ordre de la Nature et que, dans ses propres actions, il exerce une puissance absolue et n'est déterminé que par lui-même. Aussi attribuent-ils la cause de l'impuissance et de l'inconstance humaines non pas à la puissance générale de la Nature mais à je ne sais quel vice de la nature humaine sur laquelle, dès lors, ils pleurent, rient, exercent leur mépris ou, le plus souvent, leur haine. Et celui qui sait accabler l'impuissance de l'Esprit humain avec le plus d'éloquence ou le plus d'arguments passe pour divin. »

VI. Ce que souligne Jan Zielonka (*Europe as Empire. The Nature of the enlarged European Union*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 7) : « Nous avons besoin d'un paradigme complexe et élaboré, pas juste d'une brillante métaphore ou d'un terme chic ». Cela peut sembler inattendu, mais à ses yeux l'empire (en tant qu'il dénote un « paradigme néo-médiéval ») satisfait à ces conditions.

VII. Exemple à cet égard est le cas de Gabriel Martinez-Gros, « L'empire et son espace. Conclusion », *Hypothèses* 2007/1, p. 275 : « il m'est arrivé récemment, à moi aussi, de me heurter à la notion d'empire, en étudiant l'œuvre du plus célèbre peut-être des historiens arabes du Moyen Âge, Ibn Khaldûn ». Or précisément, l'historien a trouvé là l'occasion d'un saisissant retournement d'histoire, consistant à relire l'histoire universelle à la lumière du paradigme khaldûnien, trop vite rabattu sur son aire culturelle et chronologique : *id.*, *Ibn Khaldûn et les sept vies de l'islam*, Arles, Actes Sud, 2006.

VIII. Marguerite Boulet-Sautel, « Empire », dans Philippe Raynaud, Stéphane Rials (dir.), *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, PUF, 1996, p. 203-206.

IX. Kathleen D. Morrison, « Sources, approaches, definitions », dans Susan E. Alcock, Terence N. D'Altroy, Kathleen D. Morrison, Carla M. Sinopoli (dir.), *Empires : perspectives from archaeology and history*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 2.

X. Karen Barkey, « Trajectoires impériales : histoires connectées ou études comparées ? », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 5/2007 (n° 54-4bis), p. 90.

XI. « Une des grandes difficultés de l'empire dans la langue politique de l'Occident, en effet, c'est qu'il n'est pas accepté » (G. Martinez-Gros, art. cit., p. 277).

XII. Avital Ronell, *Addict : fixions et narcotextes* (trad. de l'anglais par Daniel Loayza), Paris, Bayard, 2009 [2004], *hit* n° 32.33 (souligné dans l'original).

XIII. C'est le conseil narquois du bien nommé « Dr. West » en réponse aux inquiétudes de son toxicomane de patient : « Bois un bon coup, mets-toi à l'aise, quoi » (Eminem, « Dr. West », *Relapse*, Interscope /

Labyrinthe, n° 35

Aftermath / Shady 2009 ; la voix est celle de l'acteur anglais, d'origine catholique irlandaise, Dominic West). Cf. Sylvie Laurent, « Rebelle sur ordonnance : Eminem ou l'Amérique intoxiquée », *La Vie des idées*, 23 octobre 2009. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Rebelle-sur-ordonnance-Eminem-ou-l.html> (visitée le 17 mai 2010)

XIV. Note préliminaire à la lecture : le choix a été fait de maintenir, pour l'essentiel, chacun des textes dans le moment de son écriture. C'est pourquoi il pourra être question de l'« actuel Zaïre », ou bien du gouvernement de George W. Bush au présent.

1. Cf. entre autres cette exhortation coloniale au sujet de l'Algérie, consignée dès 1886 dans Alfred Rambaud dir., *La France coloniale*, Paris, Colin, 1886 : « il s'agit de *réussir* là où Rome a *échoué* » (p. 18) .

2. Pour Antoine de Rivarol, « les langues passent et se dégradent en suivant le déclin des empires », *Discours sur l'universalité de la langue française*, Paris, Cocheris, 1797 [1784], p. 41. Dans sa géopolitique de l'idiome, Rivarol envisage les raisons pour lesquelles l'Italie (à la différence de la France et de la Rome antique) n'a pas su ajouter « l'empire du langage » à sa puissance artistique, intellectuelle, stratégique et marchande (p. 8-11). Bertrand Barère plaida, devant le Comité de Salut public, pour l'instauration d'une langue nationale en France. Son rapport est reproduit dans Michel de Certeau *et al.*, *Une politique de la langue*, Paris, Gallimard, 1975. Barère, dénonçant « l'empire des prêtres » (p. 293, 297) et « l'empire du langage » (p. 293) qui lie par exemple les Alsaciens aux ennemis allemands, milite pour l'instauration d'un « même langage » (p. 297) dans toute la République, et qui serait ensuite susceptible de « devenir la langue universelle » (p. 298).

3. L'expression d'*empire du langage* se trouve aux p. 9, 10, 86, 149 dans la traduction française par André-Pierre Le Guayt de Prémonval et Jean Bernard Mérian de Johann David Michaelis, *De l'influence des opinions sur le langage et du langage sur les opinions*, Brême, Förster, 1762.